

Développer l'intégration des minorités : un axe primordial

À l'Université hébraïque de Jérusalem, premier employeur de la ville, la coexistence entre juifs et arabes est une réalité. Et elle va s'amplifier. Pour cela, l'UHJ crée un poste de Vice-Président dédié à la diversité et à l'intégration et, pour la première fois également, elle nomme une femme arabe au rang de vice-présidente. Mona Khoury-Kassabri, issue d'un milieu très défavorisé, spécialiste de la violence et de la délinquance juvéniles, sera en charge de la stratégie et de la diversité.

Par Catherine Dupeyron

Frêle, souriante, calme, Mona Khoury-Kassabri ne renoncera pas au dialogue. C'est la condition même de la coexistence. Elle refuse de s'engager dans une logique de violence. Les émeutes entre juifs et arabes d'Israël, qui ont eu lieu en mai, au moment même de l'entretien, la désespèrent. Mais, optimiste de tempérament, elle rappelle aussitôt que dix jours plus tôt, nombres d'arabes de Haute-Galilée ont accueilli chez eux des juifs ultra-orthodoxes rescapés de la tragédie du mont Méron. « Les gens oublient vite dans ce pays. Parfois c'est positif, parfois non. » Elle poursuit. « À l'université, c'est différent et c'est notre force. On peut avoir des désaccords, mais cela n'empêche pas de travailler ensemble, n'implique pas que l'on soit des ennemis et ne débouche pas sur des situations extrêmes comme c'est parfois le cas à l'extérieur. » Mona Khoury-Kassabri est la preuve vivante que l'intégration est un cercle vertueux. Elle a fait exploser tous les plafonds de verre les uns après les autres. À 46 ans, elle devient la première vice-présidente arabe de l'Université hébraïque de Jérusalem. La nouvelle est annoncée le 28 avril, soit deux semaines avant l'explosion

de violence entre juifs et arabes d'Israël. Elle fut déjà la première femme arabe nommée Doyenne au sein de l'université en charge de l'École de travail social et de protection sociale. C'était en 2018. Elle vient donc de franchir une nouvelle marche. Lorsqu'en février dernier, Asher Cohen, président de l'université, lui propose un poste de vice-présidente en charge de la stratégie et de la diversité à la rentrée universitaire 2021 - décision validée par l'Assemblée des gouverneurs -, elle sait immédiatement qu'elle va dire oui ! « Pour un professeur d'université, c'est une chance incroyable et pour moi, compte tenu de là d'où je viens, c'est quelque chose d'énorme », précise-t-elle.

Fille de parents illettrés

Car voilà, Mona Khoury-Kassabri, arabe chrétienne, était très loin d'avoir les bonnes cartes en main pour une telle consécration. Au contraire même. D'abord, c'est une femme, premier handicap pour parvenir à un tel poste - elle n'est que la seconde vice-présidente depuis la création de l'université. Ensuite, elle est arabe, un obstacle supplémentaire dans la société israélienne mais qui, dans ce cas précis, devient un atout ; l'université ayant décidé de donner un nouvel élan à l'intégration des minorités. Enfin, elle a grandi dans une famille défavorisée sur le plan économique et culturel. Originaire de Haïfa, elle passe toute sa jeunesse à Wadi Nisnas, un quartier mixte, historique et pauvre près du port où la drogue circulait largement. Ses parents



MONA KHOURY-KASSABRI, la preuve vivante que l'intégration est un cercle vertueux.

sont illettrés. Elle et sa sœur vont étudier seules et relever tous les défis. Le bac en poche, la jeune Mona veut s'inscrire à l'université de Haïfa. Mais à l'époque, celle-ci exige d'avoir 19 ans au moment de l'inscription. Or, Mona, née Khoury, ne les a pas encore et s'inscrit à l'Université hébraïque de Jérusalem. Par hasard donc. « J'avais prévu de revenir à Haïfa au bout d'un an, mais j'ai adoré cette université et je suis restée. » Elle y fera tout son cursus universitaire dans le domaine jusqu'au master. Elle s'intéresse tout particulièrement aux jeunes, victimes ou responsables de violences. Après avoir obtenu son doctorat, elle part faire de la recherche à l'université de Chicago. À l'époque, sa petite fille n'a que 11 mois. « C'est un des moments les plus difficiles de ma vie. Mon mari venait régulièrement, mais je devais concilier mes travaux de recherche et mon rôle de maman ; c'était très dur. »

« Se laisser convaincre n'est pas un signe de faiblesse »

Mais Mona Khoury-Kassabri est une forcenée du travail. Ces dernières années, elle cumulait plusieurs casquettes. Professeur et doyenne de l'École de travail social et de protection sociale de l'université, elle était conseillère du président sur les questions relatives aux minorités, mais aussi membre de plusieurs comités ;

L'UNIVERSITÉ, miroir de la diversité de Jérusalem

L'intégration des minorités est devenue l'un des chevaux de bataille de l'UHJ. Un choix en partie lié au fait que Jérusalem est une ville où cohabitent des populations très diverses - dont 40 % d'arabes et 35 % d'ultra-orthodoxes -, et que l'université est le premier employeur de la ville. « Or, certaines d'entre elles posent des problèmes spécifiques. Il faut toutes les convaincre qu'elles sont les bienvenues à l'université et qu'elles y seront respectées », relève Mona Khoury-Kassabri. Mise à part la communauté arabe qu'elle connaît bien, pour les autres, elle travaillera avec des personnes en charge de ces différentes communautés qu'il s'agisse des ultra-orthodoxes, des Éthiopiens ou des handicapés. Elle s'appuiera aussi sur des enquêtes menées auprès de ces populations. « Pour les aider au mieux, le plus sûr est de leur demander ce dont ils ont besoin. »

ce qui lui permet d'avoir une vision exhaustive de l'université, un atout important dans ses nouvelles fonctions. « Ceux qui travaillent avec elle ne comprennent pas comment elle arrive à tout gérer, d'autant qu'elle le fait sans tyranniser personne, confie Ofra Toren-Commere, coordinatrice pour les étudiants au sein de l'École de politique publique. Et puis elle accepte les suggestions, voire les critiques. » Sans doute parce que pour Mona Khoury-Kassabri, « se laisser convaincre n'est pas un signe de faiblesse » selon ses propres termes. Si elle et sa famille sont fières de son parcours, elle évite de l'utiliser comme exemple. « Je suis prudente à ce sujet car cela impliquerait que tout est uniquement de la responsabilité de chacun. Or, j'ai eu de la chance. Mes parents n'avaient pas étudié, mais ils nous ont poussé, ma sœur et moi, à le faire. En revanche, il y a des familles qui ne veulent pas que leurs enfants étudient ou qui subissent d'importantes difficultés économiques. Chacun a sa propre histoire. Faire des études n'est pas toujours de la seule décision des jeunes. Parfois, il est plus facile d'abandonner », conclut-elle à regret d'une voix douce. ●



Pour en savoir plus :

contacter Catherine Belais à l'UHJ-France
au 01 47 55 43 23
consulter le site www.ffhu.org

En partenariat avec
l'Université hébraïque
de Jérusalem

